N.O.T.
9/11/15

LE POÈME DE LA TRANCHÉE

DU MÊME AUTEUR :

AUX CAHIERS DE LA QUINZAINE

A CHAQUE JOUR, *POÈMES, UN CAHIER, JUIN 1904*
NOUS, *POÉSIES CHOISIES, UN CAHIER, JUILLET 1914*

A LA LIBRAIRIE DU MERCURE DE FRANCE

A CHAQUE JOUR, *POÈMES, ÉDITION AUGMENTÉE, UN VOL., 1907*
AU LOIN, PEUT-ÊTRE..., *POÈMES, UN VOLUME, 1909*
HUMUS ET POUSSIÈRE, *POÈMES, UN VOLUME, 1911*

A LA LIBRAIRIE CHAMPION

PRISME ÉTRANGE DE LA MALADIE, *POÈME, UNE PLAQUETTE HORS COMMERCE (COLLECTION „LES AMIS D'ÉDOUARD") 1912*

CHEZ CAMILLE BLOCH

PÉGUY ET LES CAHIERS, *UNE PLAQUETTE, 1914*

AUX ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

LE DESSOUS DU MASQUE, *POÈMES, UN VOLUME, 1914*
L'ARRÊT SUR LA MARNE, *POÈME, UNE PLAQUETTE, 1916*
NOUS, *POÈMES CHOISIS, UN VOLUME, 1916*

1.0
6835

FRANÇOIS PORCHÉ

LE POÈME DE LA TRANCHÉE

nrf

ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 & 37 RUE MADAME
PARIS
1916

150710
27/5/19

IL A ÉTÉ RÉIMPOSÉ ET TIRÉ A PART
SUR HOLLANDE « VAN GELDER ZONEN »
ONZE EXEMPLAIRES HORS COMMERCE
NUMÉROTÉS DE I A XI ET
SOIXANTE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 A 60

PQ
2631
O65P6

TOUS DROITS DE REPRODUCTION, DE TRADUCTION
RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS, Y COMPRIS LA RUSSIE
COPYRIGHT BY LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE 1916

A MAURICE BARRÈS

EN TÉMOIGNAGE
D'ADMIRATION, DE DÉVOUEMENT,
DE RECONNAISSANCE INFINIE

LA VEILLE

I

La pluie épaisse dans la nuit
Partout piétine à petit bruit.
Chaque rafale qui se penche
Entoure un cou
De son bras mou,
Se relève et froisse une branche
On ne sait où.

L'ombre en bas filtre et s'écoule
Et murmure un long secret;
L'ombre en haut résonne et roule :
Il pleut sur une forêt.

LE POÈME DE LA TRANCHÉE

L'eau du ciel s'abat sur la terre
De tout son poids,
Du même sombre élan qu'elle avait autrefois,
Quand les premiers humains s'étonnaient dans les bois
De son triste mystère.

Et le vent, c'est le même vent
Dans les feuilles obscures.
Nous avions vu pleuvoir et venter bien souvent,
Mais savions-nous auparavant
Combien les averses sont dures?

Les hommes n'ont-ils plus comme les animaux
Qu'un couvert de pauvres rameaux ?
Quel destin les condamne à ployer sous l'automne,
Et, rêvant jour et nuit des anciennes maisons,
A contempler sans fin la face monotone
Des marâtres saisons?

LA VEILLE

*

La bise a soufflé
Plus aigre,
Les collines ont enflé
Leur dos maigre.

Sous le fouet la terre expie,
Accroupie,
Un très vieux crime inconnu.

Tout a froid dans sa chair tendre,
Tout se sent débile et nu
Et châtié sans comprendre.

LE POÈME DE LA TRANCHÉE

Lentement s'écarte un pli
De la brume;
L'orient se trouble et fume;
Tout implore en vain l'oubli.

Comme le prisonnier qu'on arrache au sommeil
Et qu'on traîne au supplice,
Tout veut parler, prier, tout résiste et tout glisse
Vers l'horrible soleil.

Des vapeurs blanches
Un arbre sort :
Trois, quatre branches
Sur un tronc mort.

Là-bas l'orée
D'un profond bois,
Si tristement dorée!

Pas un oiseau, pas une voix.

LA VEILLE

Vide et silence : une clairière
Et, par derrière,
Un talus gris.

As-tu compris ?

As-tu compris le sens des fougères trouées
Et ce que guette au loin l'œil aigu du veilleur ?
As-tu compris dans tes nuées
Ce qui se passe ici, Seigneur?

✳

Lève-toi, jour transi,
Montre où nous en sommes,
Dis à Dieu : « Les voici,
Les hommes ! »

Aube sinistre,
Plane sur eux,
Montre le bistre
Des fronts terreux.

Montre la boue
Et le boyau,
Montre la fièvre sur la joue,
Montre les pieds dans l'eau.

Partout ce couloir d'insomnie,
Glacé, glissant,
Va roulant sa fange infinie,
Tourne bois et prés, grimpe et redescend.

LA VEILLE

Partout, la nuit, le long des crêtes,
L'obscur cheminement dans les canaux bourbeux,
Partout les mines prêtes
Sous les sentiers herbeux.

Argile ou sable, humus ou craie,
Partout le sang qui se délaie
Dans le sol noir ou jaune ou blanc;
Partout, des montagnes aux dunes,
Dans les brouillards visqueux et sous les froides lunes,
Les hasards d'un sort accablant.

Est-ce donc pour défendre une aussi dure vie,
Ou les souvenirs d'un bonheur perdu :
Les enfants sur le seuil et la table servie
Pour le maître attendu,

Que, piochant dans son trou, casematant sa hutte
D'épais rondins et de ciment,
L'homme ici lutte
Comme un dément?

Lorsqu'à la hâte il enchevêtre
Les fils de fer avec les pieux,
Sert-il quelque dessein qu'il ne peut pas connaître?
Aveugle et soumis, est-ce lui, pauvre être,
Qui doit prêter main forte aux dieux?

Répondez, sacs de terre, et vous, plaques de tôle,
Boucliers de trous ronds percés,
Et vous, glaise et cailloux que sa pelle a versés
Par-dessus son épaule,
Vous, ses témoins, ses confidents,
Ses amis épais et prudents,
Son humble et terne et lourde armure,
Redites-nous les mots que sans cesse il murmure,
La pipe aux dents.

LA VEILLE

— Je sais pourquoi je sape et frappe,
Pourquoi j'ai mis la chausse-trape
Près du glacis;
Pourquoi l'averse me flagelle,
Pourquoi je gèle
Dans mes brodequins rétrécis;
Je sais pourquoi sans feu ni lampe
Dans mon caveau je vis, je rampe
Avec les rats;
Pourquoi, dressé, le casque au ras
Du parapet noir qui s'égoutte,
Longtemps j'écoute;
Je sais pourquoi mon dur pain gris
Est plein de terre;
Pourquoi, la nuit, dans les abris,
Il faut se taire :
C'est qu'*ils* sont là cachés. Tout dort,
Tout fait silence,
Mais ce rideau de somnolence
Masque la mort.

II

Voici bientôt deux ans qu'*ils* se sont cramponnés
Aux champs en friche, aux bois, aux murs abandonnés.
Infiltrés dans le sol comme une source impure,
Ils cherchent à tâtons quelque étroite fissure
Qui pût ouvrir la route à leur immense flot.
Mais nous, doublant leur voie, éventant leur complot,
Tant qu'ils ne font un pas qu'un autre pas n'épie,
Nous retournons contre eux leur patience impie.

LA VEILLE

L'espace entre les camps est creusé d'entonnoirs.
Derrière un massif bas de choses hérissées,
Nos créneaux et les leur font de minces traits noirs
Comme des paupières plissées.

Rien ne peut divertir ces longs yeux verticaux
De leur vigilance inflexible :
Chaque regard qui meurt dans l'ombre de la cible
Fait place à des regards nouveaux.

Quand l'herbe d'un côté médite une surprise,
L'herbe d'en face a des soupçons ;
A peine si, parfois, une calotte grise
Se montre à travers les buissons.

Plus rarement encore un chant triste s'élève,
Où plane en des mots inconnus
Un rêve hostile à notre rêve.

LE POÈME DE LA TRANCHÉE

Tout est coté, chiffré : taillis, espaces nus,
Tout a son sort marqué sur des hausses de cuivre.
Chaque moment prépare au moment qui va suivre
Un abominable réveil.

Déjà sur l'horizon s'incline le soleil.

Nous réclamons leur vie, eux réclament la nôtre.
Nous n'avons de commun que cette soif. Rien d'autre.

*

Un frisson lent, parti
De la seconde ligne,
Court sous terre : à ce signe
Chacun est averti.

LA VEILLE

Approche ton oreille,
Puis chuchote à ton tour :
Aujourd'hui c'est la Veille,
Demain sera le Jour.

Si tu sens que ta lèvre
Sèche et tremble, dis-toi :
« C'est un frisson de fièvre »,
Et fais n'importe quoi.

Mange ou graisse ton arme,
Et, si ton cœur se fend,
Ne crains rien d'une larme,
Mon courageux enfant.

Tu peux encore écrire
Sous le faible rayon
D'un méchant bout de cire
Une lettre au crayon.

Puis, la pliant d'un pouce
Qui la fripe et salit,
Rêver d'une peau douce
Dans la tiédeur du lit;

Revoir dans l'ancien monde
Brusquement entr'ouvert,
L'étroite clarté ronde
D'un calme abat-jour vert,

Une vieille abîmée
Au coin de l'âtre obscur,
Une fleur imprimée
Sur le papier d'un mur,

Un petit œil qui brille,
Un duvet fin et blond,
Et le choc d'une bille
Contre un soldat de plomb....

LA VEILLE

La chandelle est éteinte,
Quelle heure?... Pas un bruit.
Rien dans le sol qui suinte
Que l'attente et la nuit.

✶

Pendant ce temps, là-bas, dans les maisons tranquilles,
L'enfant dort, un rameau de buis à son chevet,
Comme les autres soirs la femme se dévêt,
Et les derniers passants circulent dans les villes.

O vieille vie, ô bruit des pas,
Sécurité des murs, sommeil de l'innocence,
Fièvre des beaux bras nus que tourmente l'absence,
Votre misère à vous c'est de ne savoir pas.

LE POÈME DE LA TRANCHÉE

Un volet clos vous trompe, un rideau sourd vous leurre.
C'est un piège à présent que le repos d'un lit.
Réveillez-vous, prions. Qui peut connaître l'heure
Où le sort s'accomplit?

Prions dans les cités avec le hall qui fume,
Avec les rares feux qui clignent dans la brume
Sous les balcons déserts,
Et prions dans les champs avec les métairies,
Avec tout ce que l'œil au-dessus des prairies
Voit d'étoiles par les soirs clairs.

Prions avec les seuils, avec les bancs, les tables,
Et les vieux puits sombres et purs,
Avec les souffles chauds qui sortent des étables,
Avec les toits qu'on croyait sûrs.

En avant des convois ronflant de ligne en ligne,
Plus loin que les tracteurs et les canons pesants,

LA VEILLE

Prions pour tous les fronts déjà marqués d'un signe,
Prions pour les agonisants

Prions pour tous ceux qu'un doigt touche
Près du sourcil :
Celui qui glisse une cartouche
Dans son fusil;
Celui qui tient une grenade
Prête à son poing;
Celui dont la fanfaronnade
Ne trompe point;
Celui qui tire ses cisailles
De leur étui;
Celui qui, seul dans les broussailles,
Rêve; celui
Qui, troublé, s'applique à retordre
Un fil tordu;
Celui qui, parti sur un ordre,
Se sait perdu.

LE POÈME DE LA TRANCHÉE

A genoux, à genoux! voici l'instant terrible
Où les grains confondus, jetés ensemble au crible,
Vont s'envoler vers leur destin.
Faisons de la prière une autre prise d'armes,
Prions comme on combat, avec des yeux sans larmes,
Voici le tranchant du matin.

Adieu, père, époux, fils, frère, ami, tous les nôtres.
Vous n'avez point dormi comme les onze apôtres
Autour du Maître abandonné.
Adieu, vous voilà tous marchant la tête droite,
Défilant pour mourir par une brèche étroite,
Adieu, l'heure a sonné.

LE JOUR

I

Quatre éclairs brillent sur un bois;
Quatre coups rageurs partent à la fois;
Le ciel jette un grand cri, Dieu remonte et s'efface
Rien que les hommes face à face.

Quatre autres coups, brefs, irrités,
Emportent dans leur vent les brumes de l'aurore,
Puis quatre encore,
Précipités.

LE POÈME DE LA TRANCHÉE

Le jour se lève : on entend battre
Tous les fléaux quatre par quatre.
L'épi sur l'aire éclate au loin.
Chaque fléau bat dans son coin.

Tous, soixante-quinze et quatre-vingt-dix,
Ceux-ci sonnant comme une cloche,
Ceux-là voix dure, œil sans reproche,
Aciers gris de la veille, aciers noirs de jadis,
Le cou tendu, tapent ensemble
Droit devant eux :
Le rocher tremble
Comme un meuble boiteux.

Hors des caissons, sous les ramures,
Les obus frais, luisants comme des pommes mûres,
Sortis à la hâte un par un,
Vont en terre promise exhaler leur parfum :

LE JOUR

De mains en mains passe et repasse
Le même fruit,
Dont le départ émeut l'espace
Du même bruit.

Les torses en nage,
Les leviers ardents
Sont comme les dents
D'un seul engrenage;
Un fil de laiton
Nasille dans l'herbe,
Le tir prend un ton
Toujours plus acerbe;
Les cils rapprochés,
Le pointeur se penche;
Sur les prés fauchés
La fumée est blanche.

LE POÈME DE LA TRANCHÉE

En arrière, les cent-vingt longs
Ronflent, la gueule haute :
Les hameaux font les morts dans les creux des vallons,
La vitre saute.

Trapus, tassés sur leurs patins,
Les cent-cinquante-cinq écrasent d'un feu courbe
Les rails lointains,
La gare et la route où l'essieu s'embourbe.

Et, lent et lourd, le deux-cent vingt
En cherchant dans sa tête trouve,
Pour tous ceux qui n'ont foi qu'aux choses qu'on leur prouve,
L'argument qui convainc.

LE JOUR

La flamme a délivré de leur contrainte morne
La foule obscure des métaux :
Leur règne est arrivé, leur marche horrible écorne
La face antique des coteaux.

Du beau livre des champs rien ne se peut plus lire :
Ce qu'après Dieu le laboureur
Dans la marge avait pu sous l'œil du Maître inscrire.
Est effacé comme une erreur.

Le fortin perd son épaule,
Le pin s'abat sur le saule,
La lèvre des entonnoirs
Brûle et miaule.

LE POÈME DE LA TRANCHÉE

Pointillés de lueurs, d'épais tourbillons noirs
Déroulent sous les vents de grands rideaux obliques.

Les pilons broient la forêt.

Le soleil, comme au temps des colères bibliques,
Trébuche et disparaît.

Soudain, du sol ouvert,
Haute de cent pieds, blanche, étourdissante,
Une gerbe s'épanouit :
Dans sa montée et sa descente
Un blockhaus vert
S'évanouit.

LE JOUR

A présent dans le vacarme
On ne distingue aucun son.
Un choc arrache une larme,
Un autre imprime un frisson.

Au troisième, de l'oreille
Sort une goutte vermeille....

L'air n'est plus, gris pâle ou bleu,
Ce vin léger, ce délice,
Mais, solide, un bloc de feu
Qui brusquement craque et glisse.

II

Dans le boyau d'attaque, un pied sur les gradins,
Lents, pareils à des morts réveillés dans leur tombe,
Tous se haussent pour voir, à chaque obus qui tombe,
Voler les sacs et les rondins.

Sur les rampes du ciel les trains sinistres roulent,
Ferraillant et sifflant, jusqu'aux butoirs, là-bas....
Dans un nuage ocreux les parapets s'écroulent,
Mais les cris ne s'entendent pas.

LE JOUR

Pétards à la ceinture ou baïonnette prête,
Ils attendent, l'œil pâle, assourdis à moitié;
Le casque bas leur fait à tous la même tête,
Plate, fermée à la pitié.

Rien ne subsiste en eux qu'un grand désir farouche.
La femme à ce moment ne reconnaîtrait plus
L'homme qui tant de soirs a gémi sur sa bouche.

Ils escaladent les talus.

Ah ! voici notre vieille terre,
Qui d'un seul coup jette en avant
Le plus haut feu de son cratère,
Son jeune espoir le plus vivant;
Voici la sève qui bouillonne
Sur l'arbre émondé par le sort;

Voici l'acier nu qui rayonne
Comme un rameau rigide et fort;
Voici notre jour qui se hâte,
Armé des conseils de la nuit;
Les rouleaux ont pétri la pâte,
Voici le four où le pain cuit;
Voici l'essaim hors de la ruche;
Sur les pas du loup qui débuche
Voici bondir meute et veneurs;
Après le bûcheron qui cogne,
Voici pour la fine besogne
Les menuisiers et les tourneurs.

✳

La raison suspend son contrôle,
S'obscurcit, laisse aller la main :
L'improvisateur de son rôle
Aura tout oublié demain.

LE JOUR

Nuque basse il court, il se livre
A tous les vents d'un sombre Esprit....
Et pourtant, Seigneur, sur ton Livre
Ce drame aveugle était écrit.

✳

La fougasse éclate
Et crache un feu noir,
L'œil fou se dilate,
On tire sans voir.

La terre s'abreuve.
Tac-tac.... le moulin!
Une femme est veuve,
Un fils orphelin.

— Passez les cartouches!
La clameur des bouches
Se perd dans le bruit.

Soudain, il fait nuit
Sous trente paupières.

Pareil au gamin
Qui lance des pierres,
Le grenadier s'ouvre
Un sanglant chemin.

Que le ciel te couvre,
Innocente main!

✳

Le ciseau coupe,
Le fusil part,
Un petit groupe
Travaille à part.

LE JOUR

Un sifflet bref
Dans l'herbe roule,
Le corps du chef
Bute et s'écroule.

Le pied s'accroche,
On se rapproche....

L'un a jeté
La passerelle,
L'autre a sauté
Déjà sur elle.
Le reste suit.

Dans chaque sape,
La crosse tape,
Le couteau luit.

LE POÈME DE LA TRANCHÉE

Murs de terre à gauche, à droite,
L'homme en gris et l'homme en bleu
Dans cette vallée étroite
Se rencontrent devant Dieu.

C'est le soir. Le paysage
N'a que quatre pieds carrés.

— Souviens-toi de ce visage
Avec ses yeux effarés.
Souviens-toi pour n'en rien dire
De ce mannequin de cire.

Déjà le masque noircit.

Souviens-toi pour mieux te taire,
Imite en cela la terre
Qui ne fait aucun récit.

LE JOUR

L'herbe veut qu'on la nettoie.
Va, l'homme en bleu, cherche, fouille,
Mais que ton bras s'apitoie
Quand l'homme en gris s'agenouille.

Les fossés sont pleins de morts,
Va toujours, piétine, enjambe;
Le ruisseau rougit ses bords
La nuit tombe et le ciel flambe.

Des feux brillent, blancs et verts,
Et tes forces sont usées.
Comment vois-tu l'univers
A la clarté des fusées?

Comment sous l'inclinaison
De ces pâles lueurs brèves
Te vois-tu, toi, ta maison,
Tes amis, tes anciens rêves?

De ton âme d'autrefois
Que reste-t-il à cette heure?
Un corps se traîne, une voix
De plus en plus faible pleure....

Les mains grattent la terre, un jet brûlant qui poisse
Inonde les cuirs en lambeaux.
Nous te crions, Seigneur, qu'auprès de cette angoisse
L'ombre est douce dans les tombeaux.

L'horreur de seconde en seconde
Grandit avec la flamme et les gémissements.
Les bataillons fourbus sont séparés du monde
Par des rideaux d'éclatements.

LE JOUR

L'énorme vague sombre un instant repoussée
Vient au pied des coteaux écumer à son tour.
La Nuit avec fureur s'est soudain redressée
Pour effacer l'œuvre du Jour.

Trois fois, de front, en masse, en épaisseurs funèbres,
En rangs lourds et serrés,
Ceux-ci disparaissant dans d'opaques ténèbres,
Ceux-là brusquement éclairés,
Trois fois les hommes gris escaladent la pente
En vain,
Trois fois près du sommet leur colonne serpente
Et retombe au ravin.

Un faisceau de clarté balaie
La prairie et la haie.
Sous ce rayon tendu
Qui se dresse ou se penche,
L'œil est fixe et la face est blanche.

L'appel du mourant n'est pas entendu.

La main recharge l'arme et la tête s'incline,
La manivelle tourne au bord de l'entonnoir,
L'escarpement de la colline
Est tantôt rouge et tantôt noir.

Partout, des fosses retournées
Sortent, terreux,
Les cadavres sanglants des anciennes journées.
Un bras fiévreux
Bouche une brèche.
De quelle soif la gorge est sèche!
Le temps n'existe plus, le courage, la peur,
Tout se confond dans la stupeur.
Le fusil brûle, on tire, on tire....

Jusqu'à ce que, là-bas, comme une eau se retire,
Laissant des flaques sur les prés,
Les derniers hommes gris, les épaules penchées,
Aient disparu dans les fourrés,
Et qu'au-dessus des morts, des poutres arrachées,
Des portiques croulants, des arbres abattus,
Les hurlements de l'air un par un se soient tus.

LE LENDEMAIN

La pluie épaisse dans la nuit
Partout piétine à petit bruit....

L'un grelotte
Et l'autre sanglote,
Et le troisième se tient coi.

— Qui es-tu, toi?

LE POÈME DE LA TRANCHÉE

Le troupeau perdu se dénombre.
Combien sont-ils
Au bord de l'ombre,
Clignant des cils?

Combien sont-ils dans la souffrance
Sur ce sommet?
Combien sont-ils dans l'ignorance
Du simple cœur qui se soumet?

Ils sont en vie :
Ils auraient faim
Sans cette envie
De dormir, de dormir sans fin.

Et toujours sur la joue
Le seul baiser du vent,
Et toujours l'averse et la boue
Comme devant.

LE LENDEMAIN

Presque plus de force
Et jamais de trêve,
Vraiment presque rien sous la pauvre écorce
Que l'esprit qui rêve.

Juste une lueur dans un coin de l'âme
Après la démence,
Juste assez de flamme
Pour vivre et songer que tout recommence.

Juste assez de sang au creux d'un vaisseau
Pour guetter l'aurore,
Et donner demain ce dernier ruisseau
Qui palpite encore.

LE POÈME DE LA TRANCHÉE

Le petit jour, jaunâtre et mou
Comme une eau lourde entre les sables,
Les trouve assis, méconnaissables,
Une quinzaine dans un trou.

Leur uniforme a pris la teinte
Des sacs de terre et des remblais;
Leur voix qu'on pouvait croire éteinte
Est sourde au fond de leur palais.

Leur langue avec peine articule
De rares mots, rauques et lents :
Le nom d'un mort parfois circule
Entre les casques ruisselants.

LE LENDEMAIN

Le temps passe, un nuage crève,
Un brouillard s'accroche au sapin;
Ils attendent qu'on les relève
En partageant leur pain.

✳

Découvrons-nous devant ces hommes.
Sachons, indignes que nous sommes,
Rester près d'eux à notre rang;
Aimons en eux la France même,
Comme il convient ici qu'on l'aime :
D'un amour grave et déférent.

Sous le vieux tricorne à cocarde,
Sous le bonnet lourd de la garde,
Sous le schako du voltigeur,
Aujourd'hui sous la bourguignotte,
Demain, ayant repris la hotte,
Sous le chapeau du vendangeur,

LE POÈME DE LA TRANCHÉE

C'est une France peu connue,
Apre et profonde, austère et nue,
Pareille au sol noir des guérets;
Son cœur que l'emphase incommode
Préfère au ton pompeux de l'ode
L'ardeur des sentiments secrets.

Les deux mots saints : mère et patrie,
Ce n'est pas elle qui les crie :
Avec le calme entêtement
Du paysan lorsqu'il laboure
Elle se taît, et sa bravoure
Est comme un mur sans ornement.

Janvier-Mai 1916.

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE IV
AOUT MIL NEUF CENT SEIZE,
PAR DELACHAUX ET NIESTLÉ
NEUCHATEL (SUISSE)

PQ
2631
O65P6

Porché, François
Le poème de la tranchée

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY